

traire, disait-il, au fracas de la ville, en réalité parce que de ses fenêtres il apercevait la partie de la Loire où s'exécutaient les noyades, et, au milieu du fleuve, la funèbre prairie de Mauves, où pour varier ses plaisirs, il faisait mitrailler par pelotons quelques centaines d'aristocrates.

A l'hôtel l'attendait une nombreuse réunion de patriotes à tous crins : Gouchon, l'inepte président de la Commission militaire ; le négrier Goullin, qui s'était formé sur la côte de Guinée à la pratique de la liberté ; le banqueroutier Dechaux, qui, pour liquider sa position, envoyait ses créanciers à la guillotine ; Grandmaison, un assassin avéré, sauvé jadis de la potence par l'intercession d'un grand seigneur ; Bachelot, un notaire véreux, flétri par la sentence de ses collègues ; le quincaillier Mainguet, le maçon Jean Lévêque, l'horloger Bologniet, tous gens de sac et de corde, pour qui le désordre était une sauvegarde, et l'anarchie un refuge. Des jeunes et jolies femcaquetaient au milieu de cette canaille, malheureuses créatures qui, pour la plupart, n'avaient pas su mourir, et qui, sur les degrés de l'échafaud, avaient payé de leur honneur la rançon de leur vie. Une ancienne actrice du Grand-Théâtre, que ses liaisons avec la gentilhommerie du pays avaient fait emprisonner comme suspecte, et que Carrier avait ramassée au pied de la guillotine, était la reine de ce harem. Elle se nommait Angélique Caron. Belle, spirituelle, élégante, d'instinct, mais cynique par calcul et impitoyable par lâcheté, elle s'était élevée d'emblée à la hauteur de son nouveau rôle : elle excitait les cruautés de monstre, loin de les modérer.

Dès que le aroconsul, suivi de son escorte, eut tourné le coin de la rue, Goullin lui cria de la fenêtre :

— Arrive donc, citoyen représentant ! le potage refroidit, et les citoyennes s'impatientent.

Carrier daigna sourire en apercevant la joyeuse société qui était accourue sur le balcon, et s'adressant au factionnaire, qui lui présentait les armes :

— Je ferme boutique pour toute la journée, lui dit-il. Si quelqu'un avait l'audace de forcer la consigne, tu lui flanquerois ta baïonnette dans le ventre. J'ai dit.

— Enfin ! exclama le président Gouchon, lorsque Carrier eut franchi le seuil de la porte, te voilà délivré de tes traîneurs de sabre !

— Dieu merci ! repartit Carrier.

— Il n'y a plus de Dieu, nom de Dieu ! hurla Jean Lévêque.

— Une distraction, citoyen... Ouf ! la journée a été chaude. Quels rustres, mes enfants, que tous ces héros de caserne !

— Comment as-tu trouvé le monument Kléber ?

— Brutal et insolent, comme d'habitude. Patience ! Il ne portera pas toujours la tête si haut. J'espère bien la faire tomber.

— Et le sensible Marceau ?

— Un niais ! Ne s'est-il pas formalisé du bon tour que nous avons joué à ses chers amis d'Ancevis ? Il paraît que l'épaulletier avait pris l'amnistie au sérieux. Le bruit de la fusillade lui a tourné sur le cœur. Pour un peu, j'envoyais chercher le flacon de sels d'Angélique. Croiriez-vous qu'il a eu la bêtise de qualifier cette plaisanterie de trahison ? Dieu me pardonne ! Ne te fâche pas, citoyen Lévêque ! ces imbéciles-là s'imaginent qu'on peut venir à bout d'une guerre civile avec des devises de de mirliton.

— Tu nous conteras tout cela au dessert, hasarda Goullin !

— Bien dit ! à table ! La main aux citoyennes, citoyens !

On passa à la salle à manger. Alors commença une orgie sans nom. Aux propos qui se tenaient, on eût dit que c'était de sang, et non de vin, que s'abreuyaient les sinistres convives. La fête touchait à sa fin, lorsqu'un violent tumulte se fit dans l'antichambre et réveilla l'attention de Carrier. Au même instant, un homme en carmagnole et coiffé d'un bonnet rouge entra précipitamment dans la salle.

— Il y a là trois militaires, dit-il, qui demandent à parler au citoyen représentant.

— Tonnerre ! s'écria Carrier en bondissant sur son siège, j'avais défendu qu'on laissât entrer qui que ce fût.

— Le factionnaire, répondit l'homme à la carmagnole, est un Mayençais. Il prétend que la consigne que tu lui as donnée ne peut pas s'appliquer à un aide de camp du général Kléber.

— Que le diable emporte Kléber et ses aides de camp ! vociféra Carrier pourpre de vin et de colère.

Il n'avait pas achevé que la porte s'ouvrait et que Bénédicte, suivi de Raoul et de Coquelicot, paraissait sur le seuil.

— Tu me recouvras pourtant, citoyen Carrier, dit Bénédicte avec une fermeté froide, ou je fais monter tout le poste, et je t'envoie avec deux filles de grenadiers t'expliquer avec le général.

En entendant cette menace, tous les convives s'étaient levés en tumulte. Quelques mains cherchaient des couteaux ; d'autres s'étaient armées de bouteilles. Les femmes poussaient des cris de paon et augmentaient le désordre. Quant à Carrier, les points serrés et l'écume à la bouche, il fit en chancelant quelques pas vers le jeune officier.

— Insolent ! s'écria-t-il d'une voix rauque, c'est moi qui vais te faire coffrer, et tu apprendras, si tu l'ignores, qu'un soldat, fût-il général, n'a pas d'ordre à donner à un représentant du peuple.

Bénédicte, les bras croisés, gardait une attitude impassible.

— Essaye ! dit-il avec aplomb.

L'homme à la carmagnole s'était approché de Carrier. Il lui murmura rapidement à l'oreille :

— N'appelle pas, citoyen représentant. Je te l'ai dit, tout le poste est composé de ces poussa-cailloux de Mayence. Kléber est leur dieu. Ils ne t'obéiraient pas.

Cette observation fit réfléchir Carrier. Il savait parfaitement que les Mayençais poussaient jusqu'au fanatisme leur dévouement à Kléber, et, comme il ne se souciait pas de compromettre son autorité, il jugea prudent de céder, quitte à prendre plus tard une terrible revanche.

— Jeune homme, dit-il en s'efforçant de se contenir, je veux bien pardonner à ton inexpérience ; ton général, je l'espère, me saura gré de ma modération. De quelle mission t'a-t-il chargé ? Parle, je t'écoute.

— Il y a trop d'oreilles ici pour entendre ce que j'ai à te dire, répondit Bénédicte en promenant un regard de dégoût sur l'assemblée : je te parlerai dans ton cabinet.

Carrier eut un moment d'hésitation. Les regards de ses amis, leur attitude, leurs vociférations protestaient énergiquement contre une concession de ce genre. Il prit pourtant son parti.

— Suis-moi, dit-il.

Il sortit, traversa plusieurs pièces, et, après avoir ouvert la porte de son cabinet, il invita Bénédicte à y entrer.

— Restez là, vous autres, dit-il impérieusement à Raoul et Coquelicot.

Mais les deux jeunes gens le saisirent aussitôt par chaque bras et le poussèrent dans la chambre, dont Bénédicte ferma la porte à double tour. Carrier devint blême de terreur. Il ouvrit la bouche pour crier : le froid d'un canon de pistolet que Raoul lui appliqua sur le front étouffa le cri au fond de sa gorge.

— Un guet-apens ! murmura-t-il d'une voix étranglée.

— Un guet-apens, soit ! répondit Bénédicte ; on attaque les lions en face ; les tigres se prennent au piège.

— Que me voulez-vous ? demanda le misérable grelottant de peur, et les yeux toujours fixés sur la gueule du pistolet.

— Rien que ta signature au bas de ce papier.

Carrier prit le papier que lui tendait Bénédicte et lut ces mots :

“ Ordre au geôlier Lagutze de mettre immédiatement en liberté la ci-devant comtesse de Flavigny, la citoyenne Blanche de Flavigny, sa nièce, et la citoyenne Justine Cazeaux, arrêtées hier, par erreur, à la ferme des Touches, près d'Ancevis. ”

— Est-ce tout ? demanda-t-il après avoir signé.

— Absolument tout. Cependant, comme il pourrait te prendre la fantaisie de nous faire poursuivre et de mettre empêchement à l'exécution de l'ordre que tu viens de signer, il importe